

Madame Catherine Daele, sans Parenthèse.

Donner à lire un portrait de Catherine Daele, en voilà une idée qu'elle est excitante. Si j'osais, je vous demanderais bien, amis lecteurs, de ne pas regarder la photo (puisque photo il y aura sans doute) et de nous faire parvenir un dessin selon vos impressions d'après lecture. Mais je n'ose pas...

Si j'osais un adjectif, je dirais Catherine la canaille. Non pas la fripouille ou la racaille, mais la canaille, l'arsouille, un zeste de gavroche qui ne peut cacher son plaisir à titiller. Mais si j'avais osé, j'aurais aussi précisé d'emblée qu'aucun adjectif ne pourrait prétendre qualifier Catherine à lui seul. (Les adjectifs sont d'ailleurs, par nature, moins prétentieux que les adverbes.)

- Mais il me semble que la voilà qui s'approche, dis-je en aparté au public. Laissez-moi l'interroger pour vous.

- Catherine, si mes sources sont bonnes, l'écriture n'a pas été ton premier pas créatif. Qu'est-ce qui t'a amenée dans cette fosse aux lions ?

Un certain goût de la bataille sans doute et un besoin de voir les mots sur le papier comme une existence réelle des histoires qui m'habitent.

L'illusion de pouvoir terrasser les lions dans la fosse ou le plaisir de cavalier dessus, illusion qui perdure d'ailleurs... Je peux, quand j'écris, me sentir "Goldorak" de la vie, c'est grisant.

Pour la chanson : le désir de mettre en forme des impressions/sensations. Le plaisir de la suggestion, des images, des sons, des mots qui s'emporent... puis, en chantant celui de les avoir en bouche. Il y a là quelque chose d'oral, de buccal presque qui est bon... j'en ai plein la bouche si j'ose dire...

Côté concret, j'ai d'abord été comédienne et conduite à inventer en scène des situations et des personnages. J'ai d'abord écrit dans l'espace d'un plateau de théâtre, avec le corps et la voix, sorte d'écriture en 3D. Ici aussi, beaucoup de plaisir mais aussi trop d'insécurité, de danger.

J'ai eu besoin de prendre du recul, j'ai dit, j'arrête le théâtre. Ça n'a pas tenu longtemps, je me suis éclipsée dans l'écriture. En douce, un premier monologue, un deuxième, des chansons, une pièce, deux, trois, quatre...

L'insécurité reste, même devant un écran, la différence est la solitude, le rapport au public est différé, j'ai eu besoin de ce parachute.

- Je me suis pourtant laissé dire que tu pensais à le remiser. Soif de vertige ?

Faut croire, ou masochisme... ? Ceci dit, je me laisse tenter par l'idée que ce sera différent. J'ai 10 ans de plus, je mise dessus. Puis, j'ai pris un aller-retour et je serai bien accompagnée. Je crois aussi que j'aime me faire flipper et que je suis assez douée pour. C'est un des traits de petite fille que je n'ai pas perdu. Avoir peur : une sorte de diesel ?

- La question piège complémentaire : pourquoi écris-tu ? Pour qui ?

Pourquoi est-ce que j'écris ? C'est assez basique : j'en ai besoin (sans être sous perfusion permanente). C'est une des formes que prend mon existence et l'un des sens que je lui donne. Donc, c'est pour moi. D'abord mais pas que, heureusement, je ne me suffis pas. Par contre, je ne connais pas ceux ou celles pour qui j'écris. J'écris pour une masse inconnue d'individus dont j'identifie approximativement l'âge. Je préfère ne pas trop en savoir. J'ai parfois envie de forcer les oreilles, une espèce d'autorité qui voudrait gueuler mais pas dans le vide. Quand j'écris, il me semble que je parle toujours à quelqu'un.

Écrire est une manière de répondre, de me sentir vivante, de laisser la vie me traverser, d'établir un lien.

Plutôt existentiel !

- Tu dis : donc c'est (j'écris) pour moi. C'est à dire ? Qu'y gagnes-tu ? Qu'y perds-tu ?

Tout ce que j'écris me multiplie : j'y gagne des expériences que je n'ai pas faites, des situations que je n'ai pas vécues, des rencontres improbables, une palette de vies que je ne porterais pas en moi si je n'écrivais pas. Je peux être homme, femme, grande ou petite, ange ou démon, etc. Ma petite vie est moins mince alors.

Il me semble que je trouve, dans l'écriture de théâtre, un petit plus de « chair et d'os » qui pousse cette expérience un peu plus loin.

Je ne crois pas que j'y perde quelque chose mais je vais continuer d'y réfléchir...

- Tu dis : une manière de répondre. À quelqu'un ou à quelque chose qui t'aurait d'abord interpellée ?

Oui, de répondre à ce qui m'interpelle dans ce que je vis, ce que je vois, ce que j'entends, ce qui me touche ou me dégoûte, ce qui m'émeut...

- Tu as plongé depuis quelques années maintenant, tant en écriture dramatique que comme chanssonnière.
 - Es-tu de ces auteures que l'écriture fait souffrir mais qui ne peuvent se passer d'écrire ? Ou plutôt de celles que l'écriture amuse ?

Les deux. Ça m'amuse, ça m'excite, ça me fout la trouille, ça me dépasse, ça m'angoisse, ça me défie.

- En retires-tu du plaisir ? Si oui, le ou lesquels ? - des douleurs ? Si oui, lesquelles ? Si ce que tu retires de l'écriture est d'un autre ordre, peux-tu en parler ?

Un plaisir certain quand c'est fini... Une angoisse véritable quand ça commence... Entre les deux : une forme d'inconscience de moi-même et de ce qui m'entoure, j'aime assez ça. Parfois je ne me souviens pas de ce que j'ai écrit et suis surprise de me relire. Ça peut ressembler aux effets de l'alcool au bout de quelques heures d'écriture.

- Est-ce un état que tu peux aussi retrouver lorsque tu retravailles ton texte ? Penses-tu qu'il t'aide, cet état ?

Non, c'est l'état des premiers jets, qui peuvent être copieux !

Le re-travail est totalement différent et c'est là, vraiment, que je travaille en pleine conscience.

Cet état des débuts m'aide un certain temps, celui de lâcher prise.

- Tiens, à propos de ce « fameux » et précieux lâcher prise qui emmène, emporte et peut surprendre (une faute de frappe m'avait fait écrire : peur surprendre!!). C'est d'ailleurs ce qu'on en espère, non ? À lire tes textes, je me dis que tu respectes ces emportements et les audaces qui en découlent avec une grande honnêteté d'auteure. As-tu déjà été confrontée à l'auto-censure ? Qu'en penses-tu ?

Tiens, tiens, non, je ne crois pas. Je ne m'étais jamais posé la question. Non. Si les choses me semblent justes, qu'elles sont porteuses de sens, il n'y a rien que je ne me permette pas. Bien sûr, je coupe dans ce que j'écris mais il s'agit alors de travail, de choix au bénéfice du texte et des propos que je souhaite faire entendre.

Au contraire même, plus je vais pressentir une forme d'auto-censure et plus je vais aller l'explorer.

Tiens, tiens, il y a de ça. Merci de m'avoir posé la question.

- Difficile d'éviter la question : considères-tu des textes, des écritures comme des références ?
Lesquels ?

En théâtre, deux grands classiques : Racine pour la musique, la tragédie, la sublime mise en forme de sentiments archaïques, de la sauvagerie humaine.

Tchekhov pour les histoires, les ambiances, les dessous de table, les apparences et quelque part aussi, la tragédie.

En chanson, les textes de Barbara m'ont mis l'eau à la bouche. Pour les contemporains, certains textes de Dominique A sont très souvent dans mes oreilles, ils ont un côté narratif et charnel qui me plaît et m'inspire.

- Si je ne me trompe pas, tu attaques l'écriture de tes textes par les premiers dialogues, sans construction préalable. Pourquoi ?

Parce que je ne sais pas faire autrement ! Je préférerais suivre une trame, un scénario mais je ne parviens pas à le construire avant d'écrire. Mes premiers appuis sont les personnages et le lieu. Je m'attache ensuite à les faire dialoguer afin de les découvrir, de les orienter. Après cette première phase, plutôt bavarde, je lâche tout parce qu'il me faut du temps pour savoir qu'en faire. Je laisse reposer. Viendra le moment où je m'y remettrai, de force ou pas, ça dépend. En général, je parviens à élucider la trame, mais c'est toujours terriblement incertain... Je n'aime pas ça du tout. Pourtant, c'est comme ça que ça se passe pour chaque texte. Je n'ai pas tellement l'impression que j'ai le choix.

- Qu'est-ce que tu n'aimes pas du tout ?

Cette lente et longue incertitude de parvenir à dérouler une histoire.

- Bigre, voilà les prix qui arrivent, suivis presque aussitôt de la première mise en scène professionnelle ! Récompenses, reconnaissance des pairs. Qu'est-ce que cela bouscule en toi ?

Bigre, une envie d'anonymat qui va et vient du genre "ce n'est pas moi qui ai écrit ça".

Et par ailleurs, une agréable sensation de soutien, une équipe s'empare de mon texte, l'incorpore, l'interprète, comme s'il était à eux. Ce passage de main en main est incroyable. Je n'ai pas l'impression que mon texte ne m'appartient plus mais plutôt qu'il nous appartient, qu'il devient propriété publique.

Étonnée et heureuse que d'autres aient envie de soutenir le texte, que tant d'énergie soit produite pour le défendre. Je me demande toujours à quel point ce que j'écris sera « partageable ». Je reste étonnée par cette équipe "*La compagnie de la bête noire*" qui a envie de défendre mon texte, étonnée par l'effet rassembleur que ça produit : l'équipe au complet se compose de onze personnes qui mettent leur énergie pour que ce texte soit entendu. Onze ce n'est rien du tout me direz-vous ? Ce n'est pas le nombre qui compte, c'est l'envie de faire circuler la parole. Je tiens beaucoup à ça : que la parole circule, passe de main en main, de bouche en bouche, qu'elle soit capable de nous transformer, qu'elle ne soit ni retenue, ni bouclée, ni définitive.

Je suis profondément touchée par le fait que les personnages du texte aient ému des personnes au point de bosser dessus avec enthousiasme, énergie, générosité et pour pas un kopec (à ce jour).

Reste à voir jusqu'où ce flambeau pourra se passer entre la salle et le public, ce sera encore une autre histoire.

- Tu peux réagir à : Entendre jouer ses propres mots. - écrire pour laisser une trace -

Entendre jouer ses propres mots : soulagement, naissance, rencontre avec les personnages, étonnement, souffle.

Écrire pour laisser une trace : Non. Je ne me retrouve pas là dedans. Je ne suis pas préoccupée à laisser quelque chose derrière moi. Je suis plutôt dans le moment avec une impression de travailler par couche. A chaque texte quelque chose de similaire se rejoue et prend une nouvelle forme. Je crois que je cherche à communiquer avec le monde dans lequel je suis sans souci d'y laisser quelque chose ou non. Ce qui est important c'est ce "dialogue".

- Question indiscreète : te ferais-tu tatouer ta réplique préférée ?

Quand j'aime un texte, quel qu'il soit, chanson, dialogue, littérature, j'ai une telle facilité à m'y identifier que si je m'en faisais tatouer une ligne j'aurais le sentiment qu'on peut lire à travers moi. Ce serait trop explicite.

- Tu animes des ateliers écriture avec divers publics, en écriture de chanson notamment. Qu'est-ce qui anime l'animatrice ?

Faire découvrir : des textes, des auteurs, donner à goûter à la puissance et au plaisir des mots. Une chanson c'est un peu comme une formule magique ou une équation : chaque mot, chaque signe doit être à sa place pour qu'il y ait musique, image, suggestion.

Découvrir : La préparation de l'animation est toujours un moment où il est possible de prendre du recul sur son propre fonctionnement au moment de l'écriture. Ensuite, ce qui m'anime c'est de faire le "test", l'expérience : comment fonctionne une consigne, comment est-elle détournée, comprise. En animation, j'aime le côté : on se lance, on essaye, on recommence, ça dédramatise le sérieux de l'écriture.

- Une dernière question un peu bateau pour larguer les amarres : peux-tu nous confier deux souhaits ?

Quatre même :

Dans la liste des impensables :

Parler avec les morts, être l'héroïne d'un manga de Hayao Miyazaki*

Dans la liste des possibles mais pas si simple ... :

La polygamie (dans le sens une femme pour plusieurs hommes !)

Écrire une trilogie !

* « [Nausicaä de la vallée du vent](#) », « [Le Château dans le ciel](#) », « [Mon voisin Totoro](#) », « Kiki la petite sorcière », « [Princesse Mononoké](#) », « [Le Voyage de Chihiro](#) », « [Le Château ambulante](#) », « Ponyo sur la falaise », « Arrietty et le petit monde des chapardeurs ».